

Tu n'es pas un être

Patrick Chatelier

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83260ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chatelier, P. (2016). Tu n'es pas un être. *Les écrits*, (147), 45–48.

PATRICK CHATELIER

Tu n'es pas un être

Tu n'es pas un être. Tu es un choc plastique de chair et d'os, une chair non familière, suspecte, mutante, couverte de sang et des déchets accumulés dans ton eau de neuf mois. Avant qu'on te nettoie, avant qu'on te dérobe aux regards pour lisser la sauvagerie de ton expulsion, tu es brandi par les mains qui t'ont fait naître, déformé bleui compressé, groggy comme un boxeur sous la cloche du dernier round, les yeux pochés, le crâne en pâte molle allongé vers l'arrière fuselé par l'étroit passage – dangereux moment de la traversée où tu pouvais suffoquer sans avoir connu l'air ni le ciel, sans avoir non plus totalement rompu avec ta respiration de poisson. Tu avais envie de venir, d'évidence. Tu voulais te coltiner le dehors. Ici pourtant l'atmosphère est granuleuse et irritante, la fraîcheur pénible et une peau t'enveloppe, miroir sensible du monde environnant qui à la fois protège et sépare, ce qui sera la première de tes désillusions mais tu n'as pas le choix : tu ne peux revenir en arrière et retrouver ta sphère liquide qui a crevé, qui pour toi revêt un mystère dans sa disparition, un grand mystère, un scandale car tu en ressens toujours l'aura, la chape, où de toute façon tu aurais fini par croupir et te liquéfier à ton tour, perdre bras et jambes, coincé dans ta bulle, les traits fondus de ton visage minuscule devant lequel s'extasiaient à présent des étrangers.

Alors tu essaies de te mouvoir au bout de ces mains qui t'ont fait naître, suspendu entre deux eaux entre deux airs entre

deux natures, tu cherches un refuge et tu découvriras d'ici quelques secondes que c'est une autre peau sur laquelle on t'étendra, une chose aussi vivante et imbibée que la tienne badigeonnée d'un peu de sel, tu remues jambes et bras maladroitement dans la lourdeur qu'on t'inflige, tu parais peser plusieurs tonnes rajoutées à l'épuisement de la traversée — oubliées les acrobaties de tes danses aquatiques, les entrechats et retournements gracieux : devenu limace, larve, en un clin d'œil rétrogradé dans la catégorie des rampants, toi qui avais l'impression de voler ou, au moins, de ne pas être retenu par grand-chose, les cercles que tu formais dans ta bulle semblaient déplier un horizon sans fin, les limites de ta bulle n'étaient pas limites mais prétextes à rebonds, à jeux, à caresses, là-dedans tu pouvais méditer sur les lois de l'univers, sa relative stabilité, son hospitalité fluide, avant d'en être aujourd'hui brutalement chassé pour te répandre dans cet univers parallèle aux lois absurdes et aux tempêtes de grésil et de sable.

Au bout des mains qui t'ont fait naître, bras et jambes mollement balancés, le grésil et le sable percutent ton front, tes joues, ton nez, ta gorge et se retrouvent à l'intérieur parce que ta peau retient si peu encore dans un sens ou dans l'autre, ta peau toute neuve est une passoire où sont tissés entre les mailles tes nerfs à vif, et le grésil afflue de tout ton corps vers la poitrine pour ensabler les bronches, renvoyé par les membres et les organes, cette tempête te coupe un souffle que tu expérimentes, souffle décevant, inspirations rauques à l'oreille par-dessus les autres sons dans la salle aux airs de tohubohu — rien de commun avec les bruits perçus dans ta bulle, les mélopées rondes, la beauté des graves : ici règnent l'aigu, le sec et le tranchant, annonciateurs d'un monde plat et dur, placement et durement clos sur lui-même, un monde distinguant le noir du blanc, le bon du mauvais, le pur de l'impur, âneries pour qui a connu une bulle ouverte à tous les contraires et qui en était roi, part, source, garant.

Pendant ce temps la tempête reprend sa claque de grésil, elle te fabrique avec du sable d'autres membres et d'autres organes, forme androïde surmontée d'une touffe de poils *voici l'homme*, elle te fabrique une trachée, des sinus, des poumons encombrés et tu interrogues les nouveaux venus, tu cherches un sens à cette trachée ces sinus tu voudrais faire parler leur nature, renforçant ainsi leur existence et ce qui les obstrue, qui finit par picoter par exciter leur chair nouvelle d'organes et cartilages et il y a un moment, après toute une vie peut-être suspendu au bout des mains qui t'ont fait naître, il y a un moment où cela devient trop, tout simplement trop, les organes se rebellent acculés par les glaires, désesparés dans leur apparition ils frissonnent, rechignent, se tordent avant d'implorer en libérant un souffle qui perce: voilà ce qu'on appellera ton premier cri.





18

lost children

broken homes

of war

it is war time

somewhere